

Critique culturelle – Ecriture journalistique – 22/11/19 (Anaëlle Libérati), version longue

***J'ai perdu mon corps* : une célébration poétique de l'animation**

Avec J'ai perdu mon corps et après trois courts-métrages, Jérémy Clapin nous offre en guise de premier long, un film d'animation pour adulte séduisant.

Une main coupée. Il s'agit bien là du personnage principal de ce film. À travers l'enchevêtrement des narrations, le spectateur suit les aventures, de cette main en même temps que ses réminiscences parfois lointaines, parfois plus proches, qui la conduisent finalement à la jonction du passé et du présent marquée par les retrouvailles avec son propriétaire, Naoufel.

J'ai perdu mon corps est le premier long métrage de Jeremy Clapin produit par les studios Xilam. Il s'agit de l'adaptation d'*Happy End* de Guillaume Laurant, scénariste de Jean-Pierre Jeunet. Le film, projeté dans les salles depuis le 6 novembre, a déjà conquis les spécialistes puisqu'il est le vainqueur de la Semaine de la Critique à Cannes. Il est par ailleurs le premier film d'animation à remporter un tel prix ce qui témoigne de sa qualité cinématographique.

Maîtrise et audace

Jérémy Clapin invente, crée et révèle une nouvelle forme dans le cinéma d'animation français. Il renouvelle et rafraîchit. La maîtrise est bien là. La réalisation est remarquable, le style propre. Gros plans et plans larges aux lignes de fuite vertigineuses se succèdent, tous deux brillamment réussis. La maîtrise du temps est, elle aussi mesurée ; le montage file et lui donne consistance. Il s'agit là d'un travail d'orfèvre. Cependant, le montage du film est complexe et, parfois, le spectateur peut être amené à s'y perdre. La seule chose blâmable du film est sans doute l'imprécision, ponctuelle, entre le son et l'image, amplifiée par la particularité de sa réalisation qui fait succéder 2D et 3D et ainsi, donne lieu à un décalage qui tend à mettre à distance le spectateur du film.

Charme et émotion

J'ai perdu mon corps est un film d'immersion poétique séduisant et doux. Il constitue une véritable aventure kinesthésique qui balance entre mélancolie et moments de bonheur intense. Naoufel est un jeune homme passionné par la musique et les sons. Enfant, on le découvre à travers ses enregistrements. Au présent, c'est la musique de compositeur Dan Levy qui rythme les séquences. Gabrielle quant à elle, observe et contemple le monde de son regard aiguisé. Il y a aussi l'odorat avec la scène de la pizza et finalement, le toucher, sublimé tout au long du film par la main subtilement mise en mouvement. Le film fait place à un véritable onirisme ; sépia et noir et blanc sont mis au service d'un passé naïf et heureux. Enfin, le scénario fait naître des sentiments ; solitude de la main ; petit bout de corps qui nous émeut, mélancolie de Naoufel, joie du présent... Tout y est, le film donne naissance à un véritable cocktail poétique.

Une quête universelle

L'histoire de cette main et de son propriétaire Naoufel évoque des thématiques universelles qui nous ébranlent. Le film condense les problématiques métaphysiques qui nous touchent et nous bouleversent. Il y a d'abord la cassure, c'est-à-dire le bonheur perdu à cause d'un événement traumatisant, symbolisée par l'apparition de la main à l'écran après une succession de souvenirs lumineux. C'est aussi le choc avec le monde, dont fait par le réalisme du film. La main se confronte à la vie et au quotidien à travers des aventures violentes, à l'image du combat avec les rats dans le métro. Enfin, face à cette déroute et ce désœuvrement l'histoire de Naoufel c'est avant tout une

quête de sens pour se reconstruire au présent et rendre possible un nouveau bonheur futur. Ainsi *J'ai perdu mon corps*, c'est avant tout de l'espoir, une forme de résilience avec la vie.

Ainsi, ce film est une véritable ode au cinéma d'animation, salué justement par la critique, qui serait regrettable d'ignorer. Avis aux cinéphiles autant qu'aux novices, laissez-vous porter par le délicat charme du premier long-métrage de Jérémie Clapin.